

Pierre Vinclair

[dôme]

## I. Éclats jaunes

*Tu n'auras plus peur de la nuit  
ni des flèches qui volent en plein jour*

*Ni de la peste qui avance dans le noir  
ni du saccage qui attaque en plein midi*

*Il en tombera mille à ta gauche et dix mille à ta droite  
tu ne seras pas touché*

Psaume 91.

QUI VIENT PRIER sous la grave  
où l'on prie

le cliquettement des  
petites pattes les.

l'ami du sang du noir sur une poutre – qui es-tu  
– je suis un rat

mais ils ne répondent pas taiseux  
ces rats que les hommes redoutent eux qui  
    tournent  
dans une roue de mots

avec l'animal qui s'émeut dans le crâne  
l'esprit – des bubons à venir  
au royaume

où saignent les deltas de la langue  
au scalpel  
de ces frères qui parlent derrière un bec d'oiseau

la pluie noire crépite sur le dôme

la grêle noire les  
caillots crépitant nous

levons les yeux vers le ciel vers le dieu  
le dôme de la ville

oh la toile étouffante derrière

les astres inutiles disparaissent. ont déjà disparu  
mais je sens leur odeur

& les voitures s'arrêtent

LA PESTE EST revenue les vautours  
n'ont plus fermé les yeux ils attendent  
que les rats s'amoncellent

il fait noir & la grêle est trop forte

le dôme s'est brisé  
le vacarme de dieu les images  
de jésus sur le mur  
la pluie des fragments de peinture

craquelée  
la ville a pénétré à l'intérieur du crâne où se  
nouent les rumeurs

dehors un chien aboie de n'être plus qu'un chien,  
tocsin sonne le vent, remue quelques brins  
d'herbe rousse

c'est dimanche

LES HABITANTS ONT fui  
la garonne  
charrie les corps pourris

un flagellant délire inutile sur la place publique, il  
se fouette en chantant & chancelle – les  
hommes tombent & quand reviendrons-nous  
dit-il, comment au pays de ce ciel que je  
porte

prier suffira-t-il à ce voyage énorme  
il chante

retrouverons-nous la spirale –  
les mots comme des œufs qui tendent  
la face parcourue  
de faux airs que nous aurions voulu  
déplier

& casser le ressort  
les hommes tombent –

un autre dira quelque chose  
venu d'où

peut-être pourrions-nous effacer nos erreurs  
il prétendra qu'il est

un homme à racheter ses frères je suis le dieu le  
fils, de parole, le fils de la parole qui soigne  
les malades où je suis, des aveugles

ont retrouvé la vue les boiteux  
marchent les lépreux dansent  
les sourds entendent les  
morts s'éveillent alors –

conrad shmid est mon nom (dira-t-il)  
dans le vent

qui nous le soufflera pauvres hommes au milieu  
des débris écoutez la nouvelle

l'annonce a confondu les sacrifices

épargnez vos poulets vos boucs & le chagrin de

ne pas revenir nous souffrons  
dit-il nous souffrirons peut-être  
irons chercher loin dans la peau la pureté de  
l'âme

mais pauvres soyez les malades  
sauvés

l'apocalypse approche, je reviens

combien faut-il que soit détraqué le cerveau  
l'âme qui fut si blanche – revenue  
aux mains de dieu qui sent si bon

tu devrais rendre la puissance  
tu sais

nous allons retrouver l'eden oui bientôt  
en mil trois cents soixante-neuf

tu peux rester sous le  
dôme & tenir le jugement arrive

non ne va pas chercher ailleurs  
que la chute

la bonne nouvelle est proche l'âme est blanche &  
l'enfer est en bas, tu peux tout perdre & tu  
peux tout gagner

les premiers seront les seconds les pauvres les  
seconds il n'y aura plus de pauvres

tout brûle dans la tête viens  
ils ne reviendront pas

tombe

MAIS QUI LES envoyait  
ces flèches de pluie noire mon aimée  
qui tombait sur un autre  
corps qui tombait sur elle

je n'entends plus sa voix sous la voûte  
du ciel nu quand le dôme s'effondre

les étoiles vont  
& viennent regarde

la peinture à nos pieds  
derrière j'entends un frère  
(un de ces frères à tête de vautour)  
laisse ces pauvres fous crier me dit-il

un chien les fera taire ces chiens

qui brûleront leurs frères d'avoir jeté les rats  
dans l'eau des puits d'autres se sont noyés  
d'avoir voulu offrir leur peau pour en calmer le  
flux la garonne déborde mais les cieux

immobiles regarde

la voie lactée regarde  
ce qu'il y a derrière l'œil pour chapeler la peau  
puis la bouche  
& les mots cerclent dieu pour observer le ciel me  
dit-il la peste nous connaissons cela

je ne me souviens pas  
écoute répond-il  
regarde

LE SOLEIL A plissé l'est. blanc toujours  
qui tombera à l'ouest ainsi que les étoiles.  
les planètes & la lune. la terre est immobile.

la sphère céleste tourne derrière la voûte.  
le dôme. l'étoile polaire est proche.  
l'arctique est immobile. dans le ciel

la terre est plate. elle flotte sur l'eau.  
les astres sont des corps fixés  
sur les sphères en révolution. toujours

le chaud & froid se séparent. une boule  
de flammes blanches se déchire. l'univers  
ressemble à une montre aux roues

creuses. aux parois percées  
d'une bouche. le soleil est un feu  
qu'on regarde à travers le tuyau d'une flûte

écoute. les formes se composent. regarde.  
elles passent. dans la machine de lourd  
métal dont nous formons les boucles,

la terre est un cylindre. l'infini a un centre,  
elle flotte. indifférente & immobile. le feu  
l'embrasse. comme l'écorce aime l'arbre.

la terre est ronde. dix sphères portent les astres  
jusqu'aux étoiles. leur mouvement produit  
un rythme dans le bruit du monde. écoute,

la terre est ronde. noyée dans l'eau,  
dans l'air. au feu, où les étoiles attendent  
& les planètes évoluent dans la zone.

la terre est ronde. l'univers est fini. six astres  
bougent, lentement sur des sphères  
de cristal. ça tremble un peu, sous la lune.

nous sommes ces êtres qui se conjuguent.  
ce néant. au-delà, la dernière sphère est fixe.  
ne la regarde plus car nous allons tomber.

ô mon enfant. oui nous allons tomber  
en silence & de la danse des sphères  
inférieures, quelque part oui l'amour existe.

NOUS NOUS ENDORMIONS  
le lendemain il nous fallait prier  
pour occuper ces jours où la fièvre poussait

la peste est intérieure disait-il

ce ne sont pas les rats  
ou les puces

mauvais hommes criait-il maintenant  
vous qui ne voyez rien écoutez  
vous dont l'existence est

le désastre  
vous verrez en aimant

nous l'entendions  
articulés par l'espérance  
vierges sous le dôme éclaté

vous qui ne voyez pas moi je vois disait-il  
vous aimerez contre les bruits  
vous ouvrirez la peau  
le verbe remplira

MAIS LA PEAU je la vois les taches je les vois  
rouges encor qui parsèment le corps  
quand la tête se met à bouillir gigantesque & je  
tombe  
dans la fatigue atroce pauvre corps tu me  
scindes & je suis toujours de l'autre côté de –  
les humeurs affolées galopent & l'estomac  
soulève l'intérieur de mon ventre qui va me  
sortir par les dents  
le pouls me ralentit jusqu'à l'ombre

longue

ou s'excite  
suit les bouillonnements de la fièvre & m'égare –  
ce pouls qui bat à coups précipités oh mon  
cœur erratique qui devient rouge intense plein  
bruyant  
& l'œil incendié puis vitreux de la langue qui  
halète ou durcit puis se fend charbonneux &

fragile

l'apocalypse bientôt

les humeurs sillonnées comme une terre par la  
foudre un volcan travaillé par des orages  
souterrains

au milieu des taches des points autour des  
points la peau en cloques & bulles d'air  
l'épiderme est une lave

ces bulles sont entourées de cercles pareils aux  
anneaux des planètes lointaines dans  
l'espace sur la sphère des

ô bubons

ALORS OUI NOUS prions les dieux  
à têtes de taureaux les chats  
les poissons les chiens & les oies

les ânes des charrettes où les frères  
à tête de vautour poussaient les cadavres aux  
yeux rouges j'avais la fièvre –

que voyaient-ils dans ce délire  
pour rire ainsi oh les pestiférés

certains disaient qu'il faut prier les rats qu'il vaut  
mieux  
que les rats pouvaient tout avaient pouvoir de vie  
& mort que les rats  
étaient dieux

d'autres disaient la guerre était à l'intérieur  
les bubons  
étaient des yeux entre les jambes entre les  
jambes nous guettaient nous suivaient

les yeux impassibles de dieu sous la peau  
ses yeux sont des bubons le corps gonfle  
les rats eux courraient sous la peau sous la peau

dans le dédale dans le cercle  
des tuyaux vers le cœur s'y logeaient  
nous vomissions pour nous en libérer

la guerre noire est perdue  
les rats s'en vont tomber eux aussi  
nous nous endormirons sous la voûte d'

étoiles immobiles

DU CIEL TES yeux pleurent sous le gros  
faux-plafond de nuages

demain tout sera oublié  
gris dans la tête

quelques cris percent encor tes tympans

tu vomis les genoux  
ne tiennent plus

la terre pas droite tremble  
les cieux

le frère à bec d'oiseau jette une phrase elle se  
délite sur toi  
les mots se putréfient  
dieu a créé tout en septembre

## II. La voix des masques

*Un mal qui répand la terreur,  
Mal que le ciel en sa fureur  
Inventa pour punir les crimes de la terre [...]*

La Fontaine, † Les animaux malades de la peste. ‡

« NOUS AVONS VU l'enfer mes amis & nous  
l'avons modélisé, il n'y aura plus de pauvre,  
on a multiplié les pains, jésus est la technique  
& j'ai marché sur la garonne & volé dans l'air  
j'ai aimé » il a dit

« qu'il y a tant de richesse sur la terre où la  
richesse flotte à venir de ces montagnes  
inutiles nous extrairons les pierres

& nous construirons des châteaux des églises  
des hôpitaux des cathédrales ô nous serons  
si riches que dieu sera loué »

d'autres hommes sont venus, plus tard, les  
vagues ont fracassé les siècles sur les  
plages & la marée les a repris selon les  
mêmes – l'ordre

des choses à tracer des suites de formes, des  
additions de corps & ce qui est ondule – des  
symboles tu dois déduire les membres,  
prévoir les siècles tu sais de l'ombre, fais  
advenir de la lumière – oh – la lumière

mes doigts caressaient le boulier de bois. par la  
fenêtre mes yeux dessinaient la coupole dont  
tu connais la courbe & que les siècles avaient  
brisée. sommes-nous des figures ? pensais-  
je – connaissons-nous la loi

qui nous traverse ? à laquelle nous obéissons.  
d'où vient que les hommes pêchent ? peut-on  
l'adorer, elle ? oh, la loi qui simplement passe  
&

je regardais ces mains impuissantes qui doutent,  
le boulier, la fenêtre & la ville en ébullition, là  
où les formes viennent & s'en vont, dans  
l'ininterrompu, la ville est aux épidémies, je  
regardais les eaux, la garonne tranquille à  
multiplier les bulles & les équations

la loi comme la voix n'est pas fixée, je dis, il y a  
ce qu'il pouvait y avoir, dieu le sait, nous  
pouvons aimer ce qu'il y a, conrad shmid par  
exemple, fut brûlé, en mil trois cents soixante-  
huit &

l'eden, l'apocalypse n'est pas venue

les couleurs qui s'échappent. la peau va bientôt  
disparaître. le béton a recouvert le cœur dont  
le battement freine. le temps n'existe plus.  
nous nous en passerons pourquoi – les  
siècles ont continué, sans raison

dieu n'est pas dans la gorge. les lois qui  
vibrent en moi sont nulles,

UN AUTRE FRERE est mort &

nous sommes sortis de la guerre ce matin  
de la terre au plafond des nuages  
en aimions-nous la partition

travaillée par le vent nous ne l'avions pas vue  
la terre collait légère  
neige aux yeux que nous n'avions pas vue

rien mais naître encore & déchirer la peau  
qui manque aux lèvres & la blancheur  
nous ne l'avions pas vue

nous fûmes des frères à tête de faucon  
nous soignons saignons les hommes  
nous dirigeons les prières chuchotant

nous avons vu la vérité la mort  
d'autres faisaient des tas sous le dôme brisé

l'envers vitreux des divinités borgnes

on se disait qu'il pardonnait  
on ne disait rien si des corps  
continuaient de tomber

sous nos longs masques on ne voyait pas nos  
visages

& les puces sautaient  
on demandait quelle langue prier  
les hommes déliraient  
oh squelettes dansant  
s'abreuyaient de la sueur des rats

pourquoi ai-je eu si mal criaient-ils  
ils s'affalaient avant  
de répondre

la question tournait sur elle-même  
dieu-le-cercle ils paissaient au cimetière  
des lamentations ne s'additionnant pas

il nous reste ces chiffres

& les masques

d'autres hommes nettoient  
l'hôpital quant aux morts ils allèrent  
s'agiter dans le reflet des eaux

NOUS AVONS RESSORTI nos bibles  
nous lisons samuel  
deux vingt-quatre

la colère de yhwh  
encore &

pour exciter david contre les juifs il dit

va  
fais le dénombrement  
parcoure toutes les tribus  
d'israël & de dan  
à bersabée

fais le recensement  
du peuple que je sache  
combien

ils traversèrent le jourdain

& commencèrent par aroër ils allèrent  
chez les gadites et vers yazèr  
ils allèrent en galaad au pays des hittites à  
qadesh

à dan ils obliquèrent  
vers sidon ils atteignirent la forteresse  
de tyr (toutes les villes des hivvites

& des cananéens) aboutirent  
au négeb de juda bersabée  
ils rentrèrent à jérusalem au bout de neuf mois &  
vingt jours

eux comptèrent  
cent trente mille hommes

david dit à yhwh j'ai compté

c'est un grand péché j'ai compté  
une grande folie  
yhwh doit pardonner ma faute  
ma folie yhwh dit viens compter

sept années de famine chez les tiens

trois mois pour fuir ton ennemi

ou la peste trois jours

C'ETAIT LE TEMPS de la moisson des blés  
david choisit la peste

d'abord les rues furent désertées  
les familles restaient prier à l'intérieur n'ouvraient

que pour vider leur pot de chambre dans la rue  
balancer un frère ou une sœur & les pestiférés  
volaient

sortaient par la fenêtre en hurlant  
les yeux brûlés par des visions

les hommes sont mangés par leur corps  
leurs pieds se prennent dans les nerfs

la peste a détraqué  
la machine le chaos  
est sur terre dieu

quand les torses nus arrivèrent

les flagellants aux fouets comme des serpents  
souples qui s'enroulent à la peau ils criaient

sur la place publique qu'il fallait expier  
que seul un baiser rouge  
peut racheter la viande –

ils parlaient de jésus &  
chantaient le nom d'un autre  
conrad shmid du thuringe  
on entendait leurs voix

(malgré les portes de la grave les fenêtres  
fermées au milieu du bruit des cadavres qui  
tombaient & des chiens  
sans maître pour les dévorer)

s'engouffrer par le dôme l'oreille  
cassée du ciel

la mort à domicile conrad shmid  
répètent les hommes ô vision  
est le nouveau jésus

le jugement approche & nous ne savons plus

s'ils ont la peste ou s'ils sont sains

leur ombre avale les mourants étendus  
sur les pavés dehors sans secours au milieu des  
carcasses gisant pourries dans des guenilles  
mêlées à la boue d'autres corps

la peste a crucifié la ville  
l'enfer oh l'odeur des corps  
sur la muraille

ET FINALEMENT TOUS auront fui même les  
frères

nous ne fîmes pas face  
sur le front de la guerre intérieure

nous qui ne croyions pas aux virus

la peste est dans vos têtes dans vos cœurs  
& vous n'y pouvez rien

disions-nous & nous prîmes la fuite en  
enjambant des tas, muscles nerfs, chair  
pourrie sous la voûte construite

pour contenir l'enfer qui sépare  
le ciel du sol de l'hôpital

& brisée

les malades tombaient  
sans bruit tombaient sur le lit de malades  
en des tas  
les rats se transformaient en hommes

la mort déplaît les prières confondues  
avec des silences

(les noms s'étaient mêlés au sang  
dans la bouche)

PEUT-ÊTRE Y AVAIT-IL dans cet enfer des corps les squelettes debout qui dansaient en riant & dans le monde faux disaient-ils nous nettoierons les mythes & le parterre de songes ils creusaient dans le nom des morts allongés sur la dalle sous la voûte ô mamelle et tapaient du bout des pieds dans le, demandant où êtes-vous ? debout ! nous sommes revenus sur la terre, pauvres hommes ! comme la tique tombée ouvre sa gueule enfin, brune et dit je suis belzébuth & reviens prendre un territoire dont je fus le seigneur & dont on m'a dépossédé, la peste était cette ruse peut-être qui voulait sa ration de corps & de peau, de muscles filandreux & de bile, la revanche du rien sur la vie qui fermente, le néant qui ne se contente pas, de détruire, le néant monte des armées, des régiments de chiens, d'enragés. prends le fruit & connais avait dit le serpent, déjà, le général des armes, le général premier chef de l'armée des ombres – connais qu'il n'y a rien, rien, qu'il n'y a rien à voir & tombe – ou encore que du vent existe & nous ne saurons pas – c'est pourquoi surgir à nouveau de l'envers de la nuit – rejoins-moi, viens danser, ainsi parle le diable. désobéis pour que craquelle le maquillage enfin, dont nous nous sommes cachés si longtemps, que nous regardions au visage des putains en crachant, adolescentes maquillées sur le visage desquelles nous défaussions notre gâchis. notre revanche arrive, oh mes cadavres ! comprenez que le monde est faux, désormais, cueillez-le dans la mort, refusez frères la misère, nous saurons jouir dans le silence du silence nous construirons des villes, nous essaierons les hommes & les choses, des cathédrales pour rien frère – viens fissurer la grande voûte ! toi qui ne fus pas né dans la terre, dans le sang, toi qui ne voulais rien, toi qui peux choir et oh ! tu croyais tout connaître. la parole est ce jeu est cet enfantillage – le serpent referma sa gueule

YHWH A ENVOYE la peste soixante  
dix mille hommes sont morts  
c'est moi qui ai péché dit david c'est moi qui ai  
commis le mal  
mais ceux-là

ce troupeau  
qu'ont-ils fait

samuel 2, 24

sans doute y avait-il trop de noms  
de corps insuffisants autant de mondes obliques  
penchés dans l'inclinaison d'être

on les échange facilement  
pour leurs frères

oh ceux qui s'entassèrent ici  
dont les genoux cognèrent le sol plusieurs fois

pour ramasser leur pain s'abreuvèrent  
à la flaque de sang sous la peau

oh ce sont mes fantômes  
dans la tête

mes devoirs

JE SUIS LE frère  
à tête de faucon

qui referme le livre  
il est trop tard pour la vérité

à chaque corps une seconde éclatait sur le  
marbre

selon le sablier  
de la peste

il faut dormir il faut se préparer je dis  
à l'éternelle nuit du monde

### III. Ego sum

*[...] l'action du théâtre comme celle de la peste, est bienfaisante, car poussant les hommes à se voir tels qu'ils sont, elle fait tomber le masque [...]*

Antonin Artaud, *Le théâtre et son double*.

DÔME CRÂNE LA terre  
les saints qui recouvrent les murs oh marie  
jésus ont tous crevé deux fois

& ils ne vivent plus dans le cœur  
de celui qui s'assoit

fatigué

le monde flotte  
la terre est calme les

satellites qui tournent en orbite sauront  
qu'il ne s'agit pas de mémoire, sur les murs, sur  
le sol jaune

où nous gesticulons heureux  
d'avoir tenu cette promesse vivre  
acéphale

nous qui trouvons l'amour dans un chant  
déjà évanoui auquel  
nous avons offert une bouche  
pleine de dents

accueille la mort est bienvenue  
là sous la peau – viens

le verbe n'anime pas les drogues  
sous le dôme où les os s'entassaient sont  
tombés – que disent les traces noires sur les  
murs, que disent les visages au ciel – & la  
mer ? oui le verbe

est pourri la voûte s'est brisée l'air noiraud  
nous libère avec la fumée des voitures

l'usine qui s'invite

puante au milieu de nos plaintes  
asthmatiques est notre oxygène

le bruit du dôme qui se brise nous ne  
l'entendrons plus & n'imaginons pas qu'il y eut  
là des images devant lesquelles nos mères  
allèrent s'agenouiller, éparpillées au sol où les  
hommes violés par la peste nous donnèrent  
naissance

il y a bien les vautours qui s'engouffrent  
& leurs cris dans mon crâne percé sous le dôme  
oh les cris des vautours

qui nous feront danser

ILS NOUS RACONTERONT l'histoire de nos  
pères, ils nous diront l'apparition des germes  
dans la horde du khan de kiptchak qui  
assiégeait Caffa au bord de la mer noire

on lançait les cadavres par-dessus les murailles  
on les mettait dans les pierrières & les  
pestiférés s'écrasaient dans la ville sur les  
toits de torchis qu'ils trouaient ou tombaient  
dans les rues

les vieillards & les femmes accouraient pour les  
jeter au port, à la mer, avant que les germes  
pénétrèrent le corps des soldats & les sacs de  
peau flottèrent au soleil, les navires de  
commerce voguaient vers les ports d'occident

innocents, pleins de leur cargaison d'épices sur  
les océans libres & face à l'horizon brûlant

Constantinople puis la Grèce & Venise ou  
Messine en putréfaction Gênes & les bateaux  
de Oh ! les marchandises – que marchandez-  
vous – nous marchandons la mort – la peste  
se répand – brigands, pour vos villes vénales  
& pour vos flux d'argent – la voix tremblante  
des pleureuses

les bateaux reviendront & porteront toujours la  
peste dans leurs cales – dedans leur  
cargaison cent mille écus d'étoffes  
précieuses et le salaire mensuel d'un ouvrier  
moyen sera de – un écu (en dix sept cent dix-  
neuf)

elles porteraient la peste – les étoffes ? la  
bactérie de peste – & les puces sautaient  
d'un matelot à l'autre, ils tombaient – mais  
nous avons appris à animer les flux, sans les  
hommes – la peste est la spéculation finale,  
l'échange des –

les flux d'argent bubonnent sous la peau

où les marins sont débarqués, enfermés dans  
les dispensaires blancs – confiant leurs linges  
aux pauvres lavandières, douces aux lèvres  
couvertes bientôt du rouge à lèvres brun, du  
charbon de la peste

& le chevalier Roze libère les bagnards pour  
attraper leurs squelettes claquant au fond  
de ce brouillard planter les os en terre, dans  
les rues, par milliers – pour faire des arbres  
de pestiférés – lavandières !

oui la peste nous a libérés,  
forçats ! la peste capitale

LES CHEVALIERS POSERENT un genou sur le  
sol  
tout près de nos ancêtres  
les nobles & les paysans bruns unis  
dans la putréfaction

nous sommes les fils de cette peste

la révolution de

la mort est un miroir où nous dansons  
irresponsables libres dans les nœuds du corps

d'autant que nos propres genoux n'ont pas  
frappé le marbre on ne joue plus à l'orgue  
il s'empoussière dans la mémoire externe

le dôme ne cligne pas je ne sais  
que faire de mes doigts de ces noms

qui m'encombraient comme des pierres  
les osselets d'un jeu dont j'ignore les règles

qui les aima qui les manipula quelle colère  
noua leur visage en menace qui fit reculer l'autre  
d'un geste de la main

comment se disaient-ils je t'aime s'aimaient-ils  
même dans la misère & la peste (on dit que  
les convalescents cherchaient à violer les  
cadavres à demi écrasés

sous le tas)

aura-t-elle rendu les hommes à leur corps  
fait table rase des croyances des symboles  
fleurissant sous le crâne mystérieusement ?

exclus des chapelles gothiques par lesquelles  
ou à travers lesquels ils observaient le monde &  
tentaient d'y trouver  
une place ?

nous savons désormais ce qui nous pend aux  
lèvres

JE SUIS LA peste

L'EGLISE SAINT-SERNIN illumine le soir de la  
cité gasconne – nos prières remuent le  
silence – les buildings grimpent haut – nous  
connaissons le jour de la prochaine éclipse

les faubourgs sont détruits

nous le célébrerons seuls sous l'œil crevé des  
fous promenés dans le vide où il n'y a pas de  
centre, où les étoiles meurent, où le soleil  
aveugle & la terre tourment en rond

& où les mots se grippent

crâne chapelle vide  
nous chantons  
en touriste

& finirons dans les archives  
la garonne passera son drap  
sur nous qui ne peuplerons pas

nous attendrons dans les reflets  
que les couleurs se recomposent  
en parcourant le vaste corps

qui fourmille

il n'y aura pas à déplier les noms nos histoires  
il vous faudra les inventer & piper  
les noms truquer les phrases  
contrefaire

les mots sont vieux  
trop de strates fragiles s'accroissent

dans ce carbone ne  
les manipule pas

laisse

RIEN DERRIERE LE dôme

l'éthique est là dit-on  
là dans ce dénuement

mais il n'y a pas à l'aimer  
non plus – pas même à dire oui ouvre un œil

la mort est ce qui vient je danse  
c'est égal

LES SIECLES SONT tombés maintenant  
finalement tombés  
il reste un hôpital

marie est née ici  
dans le corps propre entre les pinces d'argent de  
médecins bienveillants qui ne lisaient pas la  
bible dans

des couloirs

& qui ne songent plus au vieux dôme  
aux frères à tête d'aigle

de vautour eux aussi  
on ne les entend plus

leur visage se brouille de l'autre  
côté du temps où les usines  
des corps s'allongent

la fumée noire dessine  
les figures qui glissent  
nous sommes nés ici

la garonne a coulé  
vidée dans le silence

il n'y aura que la chair bientôt la terre à trafiquer  
les organes qui pendent  
le marionnettiste a quitté la scène

les cieux sont morts ô mes amis les avons-nous  
brûlés  
cette odeur de plastique j'ignore où elle va

tout est faux

si les immeubles poussent ce qu'il y a  
nous ne le saurons pas &

si les pauvres sont pauvres  
nous ne le savons pas non plus  
eux qui ont poursuivi l'ouvrage

nous sommes des rats

(il y a bien, dans l'un de ces immeubles, du fond  
de son asile, le dernier des messies qui  
s'arrache la gueule à crier que la peste nous  
sauve, est un salut, compare le pestiféré qui  
court en criant à l'acteur au milieu du public  
de cadavres & que la peste est un théâtre &  
le théâtre cette épidémie – il voit encore la  
vérité, je vois, dit-il, dans le faux, la peste est  
pareille à la drogue qui nous jette dans les  
fleuves de sentiments faux & dans le grand  
délire mais)

il n'y a pas de salut dans la chair  
de vision de drogue

le corps est

enfermé dans le creux  
d'une bulle sillonnée  
de nerfs à vifs

entre les murs  
qui nous protégeront du froid en silence  
& sous la pluie claque le toit

tout est faux

sauf l'odeur qui monte &  
nous avale,

MES AMIS L'HOMME est mort. c'est encore  
un enfant. dans sa chambre d'enfant,  
sur le mur qui le sépare. de tout, il regarde

la valse pour étoiles, les idées. regarde  
au milieu d'une nuit. qui fléchissent.  
éclatent dans le noir inconscient. s'éteignent.

demain, travailler. suer. vivre. il n'y a rien  
à prier. les étoiles passeront, doucement.  
très doucement. tu ne le sauras pas, rien.

savoir n'est pas pour toi, fou,  
tu n'as pas de parents. ne dois pas. on ne t'a  
pas donné. il n'y a pas d'école, d'homme

pas d'église. les arbres qui poussèrent  
au dedans ont suffi. leurs branches sont liées.  
les cauchemars systèmes où fleurissent

les rêves d'astronomes qui songèrent  
oisifs. Imaginèrent un dôme au monde.  
la sphère close & les formes qui tournent

bizarres au milieu de la mer. nuit. de ce  
qui est. de cet œuf inutile en somme. l'  
espoir & la lumière demeureront ailleurs

loin. nous ne posséderons qu'un corps, plein  
de peau à tirer les volumes à fouetter  
& à se faire fouetter. pareils aux flagellants

pour la distribution. des coups, de la sueur.  
parmi les chairs qui tremblent. dorment. ils  
dessinèrent au serpent la perfection qui manque

(nous ne sommes pas nés, je l'ai lu.  
les yeux collés aux feuilles, aux signes.  
mais je ne me souviens pas bien.

(les dieux nous fabriquèrent un livre.  
un dôme est sorti de la terre. nous  
sommes sortis de la terre par les dieux

dans le livre. j'ai lu. je l'ai peut-être écrit  
quelque part. je ne me souviens  
pas.) je chante pour sortir des livres.)

les cieux sont contrefaits. il n'y avait  
pas de ces géants nus qui devisent

la vie des hommes en riant. derrière – attends

le mouvement des sphères à rythmer.  
le silence. derrière la coupole la  
musique était la connaissance. écoute

pourtant la terre croûteuse & sale. on  
devine une basse continue. sourde &  
grasse. qui se faufile dans les herbes.

la pluie vient crépiter. les feuillages  
remuent. la langue minuscule, malhabile  
claque dans la mâchoire d'enfant.

la lune a de nouveau glissé.  
le vent caresse. les fleurs  
s'envolent. les couleurs s'échangent

les bruits. ça se module. un écho.  
la nuit qui nous rapproche & qui nous fait du bien  
tenir debout. là sur des longueurs d'onde

c'est un écho qui reste. restera. n'aura pas  
disparu. elle fera aussi comme un manteau  
que neige froisse. on entendra dedans battre

un cœur parfois. des voix tâtonneront. l'humain  
sera, au bout, dans l'humble murmure, où  
résonne le loin. cet impossible encore.

les voix tracent un contour pour sa figure,  
ta figure. caressent la peau. dansent. y  
délirent un dôme, des bancs, un vieil orgue

qu'on ne peut pas entendre – ce ne sont pas des  
voix mais les seuls frottements d'un animal  
qui passe – je suis ce rat, écoute